

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 2 : 1916) du

JEUDI 3 FÉVRIER 1916

A la Société Générale, ce matin.

Dans la spacieuse galerie du premier étage, à laquelle l'éclat des marbres et des tapis donne l'aspect d'une antichambre de palais législatif, une cinquantaine de messieurs forment des groupes animés de causeurs. Il semble — laissons-nous aller à la magie du souvenir — que l'on soit replacé dans les couloirs, les fameux “ *couloirs* “ du Palais de la Nation, à l'une des heures où ils étaient le plus fréquentés car, dans les groupes, les figures d'hommes politiques dominant. Remarquez bien ces groupes : ils constituent, depuis le départ du Roi et du Gouvernement, un gouvernement d'intérieur d'une nature particulière, qui veille aux intérêts vitaux du pays occupé et délibère tous les jeudis en dehors du contrôle de l'ennemi. Ses membres viennent de partout, de la région de l'étape comme des autres provinces, et c'est ici qu'hebdomadairement on apprend tout ce qui se passe, d'un bout à l'autre du pays. On échange avec animation, en attendant l'heure de la séance, les dernières nouvelles du Luxembourg, de la

Campine et de la Flandre ; le bruit des conversations va grandissant. Voici M. Levie au regard toujours jeune, à la physionomie ouverte et souriante, autour de qui chacun s'empresse. Voici M. Harmignie, toujours chargé d'une lourde serviette d'avocat, et son collègue de Mons, M. Masson, coiffé de son traditionnel feutre mou. Voici M. Franck, député d'Anvers, correctement serré dans sa redingote et dont le front soucieux semble nourrir de graves préoccupations d'homme d'État. Puis encore M. Tibbaut, très affligé des difficultés agricoles du moment, et M. Maenhaut et le sénateur Coppieters. Là-has, dans un coin, le baron d'Huart et M. du Bus de Warnaffe s'entretiennent avec une animation fiévreuse. La silhouette trapue du citoyen Louis Bertrand apparaît plus loin au centre d'un groupe où la barbe opulente de M. Lamborelle contraste avec l'impeccable calvitie de M. Buyl.

Au centre de la galerie, nonchalamment appuyé contre une colonne, le comte Jean de Mérode, grand maréchal de la Cour, bavarde avec le sénateur baron Ruzette – toujours attendu avec curiosité, parce qu'il apporte des nouvelles de cette ville lointaine et interdite qui s'appelle Bruges–, avec le comte Pierre de Liedekerke et le sénateur socialiste Vinck.

Assis à l'écart, dans un fauteuil, M. le baron Auguste Goffinet discute gravement avec MM. Pochez et le baron Capelle. De quoi parlent-ils ?

Sans doute de l'extraordinaire procès que leur intente la fondation de Niederfulbach. Près d'eux, le baron Lambert de Rothschild, fluet, la barbe soignée avec art, le monocle planté dans l'oeil, cause – peut-être des finances de l'avenir – avec M. Van Hoegaerden, de Liège.

M. Léon Mabille, député de Soignies, qui survient à l'improviste, manifeste une bonne humeur d'étudiant universitaire à retrouver, après des semaines d'absence, tant de physionomies connues, et sa belle voix de tribun monte sonore et claire dans le brouhaha des conversations.

Il est 10 heures et demie. La porte d'un des cabinets directoriaux de la Société générale vient de s'ouvrir, livrant passage à M. Francqui, président du Comité exécutif. M. Francqui ne s'attarde pas en bavardages. Il connaît la valeur du temps, lui qui plusieurs fois fit d'une traite le tour du monde pour vérifier la marche de grandes entreprises. Il est pressé et expéditif comme tous les vrais hommes d'affaires. Il gagne d'un pas rapide la grande salle des réunions, où sénateurs, députés, financiers, fonctionnaires, avocats et économistes le suivent.

L'huissier, cérémonieux, rabat sur eux la porte à double battant. Le silence renaît dans le hall. Le Comité national est en séance ...